

intentions véritables. C'est ainsi qu'avec moins de trois mille hommes (deux mille deux cents au début) il a immobilisé les dix mille hommes de milord London. La chute de Chouaguen décourage ce dernier; les renforts venus ensuite avec Montcalm, l'approche de l'hiver amènent la fin des opérations. « Malgré le succès de cette campagne, écrit sagement Lévis, où, s'il y a eu du bien joué, il y a eu aussi du bonheur, la paix est à désirer partout, et surtout dans un pays où il y a des obstacles inconnus en Europe. »

De la prise de Chouaguen date la mésintelligence profonde qui sépare Montcalm et le gouverneur; Vaudreuil a préparé, par son activité, l'heureuse issue d'un coup hardi et il s'en attribue en très grande partie le mérite; le général est froissé d'une telle prétention qui lui paraît outre-cuidante. Mais, dans cette hostilité qui va grandir au détriment du bien public, il y a autre chose qu'un orgueil déplaisant et un amour-propre blessé. Le gouverneur est le commandant en chef des armées; à ce titre, et bien qu'étranger à l'art militaire, il prétend non seulement fixer le plan d'ensemble des campagnes, ce à quoi son intelligence ouverte le rend parfaitement apte, mais encore en diriger de loin l'exécution, même dans le détail, ce qui est déraisonnable. Or, celui qui a la responsabilité des opérations, qui les conduit, c'est Montcalm; le nerveux marquis bout d'être tenu en lisière, d'être gêné dans ses dispositions, d'avoir à résister à des ordres parfois puérils et dangereux. Ainsi la subordination de Montcalm au gouverneur a en réalité établi la dualité du commandement. Le 14 mars 1756, d'Argenson, ministre de la guerre, avait donné ses dernières instructions au général : « Quoique vous soyez subordonné en tout à M. de Vaudreuil, gouverneur général de la Nouvelle-France, les occasions et les moyens ne vous manqueront pas de signaler votre zèle, vos talents et votre expérience et de les rendre utiles pour le service du roy et la gloire de ses armes. » Et le lendemain il confirmait ses instructions à M. de Vaudreuil en l'engageant à donner le commandement des troupes et des milices à Montcalm. On n'avait pas voulu froisser le gouverneur et diminuer son autorité, mais on avait compté sans son esprit dominateur et petitement jaloux.

Le sage Lévis se tient à l'écart de ces querelles qui s'étendent aux troupes de ligne et aux miliciens; ses paroles et ses actes ont pour objet de les apaiser. Grâce à un tact merveilleux, à une parfaite maîtrise de soi et à la supériorité reconnue de ses talents, il conquiert l'estime et l'amitié de tous. Montcalm et Vaudreuil surtout font le plus grand cas de ses conseils et lui témoignent la plus vive affection.

Pendant que l'armée prend ses quartiers d'hiver il fréquente avec plaisir, comme tous les officiers, la société canadienne. Malheureuse-